



## Le Terroriste de Gianfranco De Bosio

**Venise, ville close**  
Fabien Baumann

Reprise le 27 novembre 2024

*Il terrorista*  
Italie (1963). Réal. : Gianfranco De Bosio. Inter. : Gian Maria Volonté (Braschi, l'ingénieur),  
Philippe Leroy (Bosovich), Anouk Aimée (Anna Braschi). Dist. fr. (reprise) : Les Acacias.

**U**NE BARQUE SE FAUFILE dans Venise. À son bord, trois résistants déguisés en soldats allemands. C'est l'hiver 1943. La caméra, à la proue, frôle les angles rugueux des maisons grises. On ne sait l'objectif de la mission. On est jeté là, dans le silence d'hommes déterminés, entre les murs étroits d'une ville humide. On ne sait, dans son glissement hypnotique, où va l'embarcation ; on ne sait où va le film ni d'où il vient. Lorsque *Le Terroriste*, premier long métrage d'un homme de théâtre nommé Gianfranco De Bosio\*, est présenté à la Mostra en 1963, les critiques évoquent *Païsa* (1946), de Roberto Rossellini, pour son épisode final, liquide et clapoteux affrontement de partisans italiens et de troupes allemandes dans les brumes du delta du Pô. Mais pour nous qui redécouvrons ce grand film oublié, une autre référence s'impose : *L'Armée des ombres* (1969). Comme les protagonistes du chef-d'œuvre de Jean-Pierre Melville, les personnages du *Terroriste* avancent hantés d'un héroïsme inquiet, glacé, aveugle. Le bien et le mal n'ont pas encore été édictés *a posteriori* par l'histoire. Faut-il poser des bombes, pour harceler les nazis, pour finir d'abattre

le fascisme, alors que des innocents sont à chaque fois fusillés en représailles ? Faut-il continuer à laisser faire, comme tant de concitoyens, pendant vingt ans, ont laissé faire, et attendre que les Alliés, au sud, et Tito, à l'est, libèrent la nation italienne ?

### De pierre et d'eau

Je n'ai pas trouvé trace d'une interview de Melville où le cinéaste déclare avoir vu *Le Terroriste*, sorti en France en 1965, alors que lui-même n'a pas entamé l'adaptation du roman de Kessel. Connait-il le film ? S'en est-il inspiré ? En a-t-il apprécié l'enivrante froideur ? Un autre lien unit Melville et De Bosio : l'engagement. Comme le cinéaste français, Gianfranco De Bosio a sacrifié sa jeunesse à la lutte contre la bête immonde. Né à Vérone en 1924, il rejoint la Résistance, alors étudiant en littérature à Padoue, et passe deux années dans la clandestinité. *Le Terroriste* s'inspire d'expériences qu'il a vécues. Le fait d'armes, dans son film, ne sera donc jamais mythifié par la musique, les cadrages ou les dialogues enflammés, comme le sont les gestes héroïques dans le cinéma des autres, ceux qui ne savent pas, ceux qui imaginent... « Le courage en soi ne m'intéresse pas, ni même l'affrontement politique passionnel. Ce qui m'intéressait, c'était de présenter les événements d'un point de vue lucide », énonce De Bosio dans l'interview qu'il accorde à Jean-Louis Comolli, pour les *Cahiers du cinéma*, en mars 1965 (n° 164).

Qui sera le lâche, le traître ou le meneur ? (Gian Maria Volonté)

© DR Societa Editoriale Cinematografica 22 Dicembre / Cinematographique Lyre

Une barque avance donc, au son d'un moteur languide, dans les eaux croupissantes de Venise, ville close. Nos confrères de 1963 qualifiaient à raison *Le Terroriste* de « néoréalisme historique ». La vraie Venise, de pierre et d'eau, joue le rôle de Venise, à l'instar de Rome dans *Rome, ville ouverte* de Rossellini. Mais si les murs de la capitale étaient bien ouverts, dans le film de 1945, à un renouveau politique et esthétique, ceux de la Cité des doges, chez De Bosio, figurent une ville prison, figée dans son passé, engluée dans son décor. Dans ce labyrinthe saumâtre, nulle voie ne trace l'avenir. Par une rime stylistique étonnante, une caméra fluide, mais incertaine, circule entre les membres du Comité de libération nationale, attablés lors d'une longue réunion qui pose les enjeux dramatiques du récit. C'est la seule scène du film tournée en studio, car elle nécessitait des rails de travelling. Mais De Bosio fait incarner les représentants de la Démocratie chrétienne, du Parti social-démocrate, du Parti de l'action, du Parti socialiste et du Parti communiste par des acteurs professionnels pour certains, amateurs pour d'autres. Si bien que les figures héroïques ne se dessinent pas. Qui sera le lâche, le traître ou le meneur ? Aucun. Le communiste ? Il surprend ses alliés en prônant, par stratégie, une conciliation auprès de l'Église pour sauver les otages.

## D'un extérieur jour à un extérieur nuit

Après son retour à la vie civile, Gianfranco De Bosio part pour Paris, en 1948, afin de se former à l'art dramatique auprès de Marcel Marceau et de Jean-Louis Barrault. À l'époque du film, en 1963, il dirige le théâtre Stabile de Turin, salle populaire subventionnée qu'il rapproche de lui-même, dans l'interview aux *Cahiers*, du TNP. Le cinéaste excelle donc à vivifier les débats par des pauses, des déplacements, des atermoiements. Mais la parole enferme toutes les figures politiques dans le dilemme, quand le presque mutique « terroriste », incarné par Gian Maria Volonté, agit, lui, qui glisse d'un extérieur jour à un extérieur nuit. La beauté du film gît dans ses petits riens : l'alumette qui tel résistant prend le temps d'enflammer, sans qu'il ne se passe quoi que ce soit, sinon l'angoisse qui, pour quelques secondes, reste en suspens ; d'immenses tubes de métal, entassés dans un terrain vague, qui attendent l'aurore ; des hommes qui percent le brouillard givré d'un pas vif et sonore, en pelisses sombres. Melvilliennes (donc), les scènes d'action sont filmées de loin, vides et tendues. Un partisan frappé d'embonpoint, dans une course-poursuite sans musique, sonorisée par le seul martèlement des foulées sur les pavés mouillés, sales, glissants, parvient à s'échapper, à tuer, sans héroïsme, sans un gros plan, dans une ville aux yeux clos. Les siens, lui les ouvre, personnage jusqu'alors secondaire, pour la séquence de son arrestation. À bord de la vedette qui l'emmène à la *Kommandantur*, la caméra se fonde dans son regard pour saisir une croix fugitive dans un coin de ciel, la silhouette métallique d'une grue de débarcadère, les créneaux d'une ancienne muraille. Rien ne fait sens. Rien n'annonce la victoire ou un lendemain glorieux. Dans l'œil ébloui de blanc triste de cet homme qui a peur, la simple orée d'une larme.



Mais la structure du *Terroriste* fascine aussi, qui repousse à l'ultime bobine la découverte affective du héros. L'ingénieur Braschi traverse les deux premiers tiers du film sans un émoi, cantonné à l'action, obsédé de précautions. Après qu'on lui a découvert un ami, le portrait se resserre encore et le voici qui rejoint, pour une brève rencontre, la femme qu'il aime. « Tu ne me trouves pas plus lointain ? », lui demande-t-il, comme pour justifier la froideur émotive qu'il répand, depuis plus d'une heure, à l'écran. Son épouse est jouée par Anouk Aimée, qui s'exprime en italien dans le velours de sa propre voix sombre, sans être doublée. Après l'amour, le couple parle. « Qui sait si, plus tard, il y aura de nouveau une période où les gens se laisseront endormir, anesthésier, par un peu de paix et d'abondance, s'interroge le terroriste. Peut-être que, pour des raisons matérielles, on acceptera de tout perdre à nouveau : la liberté, encore une fois. » Après avoir longtemps joué à enlever puis remettre ses lunettes, Volonté ne les porte plus. Il offre soudain à l'objectif l'inquiétude de son regard et la certitude de ses convictions. « C'est la réplique qui éclaire le film », confiait De Bosio en décembre 1965, lors d'une conférence sur le cinéma italien et la Résistance. Le cinéaste a le génie de filmer la scène en un unique plan d'une tendresse déchirée : le couple se rapproche, se serre, finit par joindre ses lèvres, tandis qu'une main décorée d'une alliance caresse des cheveux. Ce plan amoureux, dans le froid de l'hiver vénitien et la maigre volute d'une cigarette qui se consume sans être fumée, dure cinq minutes. Ces cinq minutes valent absolument d'aller voir ce film d'exception. ■

\* De Bosio est mort en mai 2022, à 97 ans, sans que *Positif* ne le signale. Honte sur nous !

On acceptera de tout perdre à nouveau : la liberté, encore une fois  
(Gian Maria Volonté et Anouk Aimée)

© DR Societa Editoriale Cinematografica 22 Dicembre / Cinematographique Lyre